

Yvann LANDURE
Anne-Fleur MARCHAND
Ioena UGUEN

« Kant est catégorique par rapport au mensonge, il affirme, en effet, qu'il est interdit de mentir du point de vue de la morale que nous portons en nous. Pour lui, nous disposons à l'intérieur de nous d'un impératif catégorique nous ordonnant de toujours considérer l'autre comme une fin en soi et non jamais seulement comme un moyen. Cela signifie que chaque humain est doté d'une valeur absolue du seul fait de participer à l'humanité. Dès lors, être un humain n'est pas relatif à un rôle ou une place dans le monde, cela n'est pas une donnée sociale ou psychologique, c'est une valeur radicale et irremplaçable. Et c'est ce qui confère une dignité, c'est-à-dire une obligation de respect et de droit pour chaque humain, sans exception. Dans cette perspective, nous ne pouvons nous mentir les uns aux autres, car le mensonge supposerait que certains humains seraient indignes de la vérité. Or la vérité est un droit, chacun a le droit à la vérité et par là-même elle est un devoir. Nous ne pouvons nous construire que dans la vérité aussi bien individuellement que collectivement : ainsi l'enfant qui naît a le droit à sa vérité tout comme chaque peuple a le droit à sa vérité. Il n'y a pas de mensonges en histoire excusables. C'est un devoir de dire ce qui s'est passé sans dissimuler la réalité, aussi monstrueuse soit-elle. Kant reconnaît cependant que nous sommes toujours aussi en même temps des moyens : ainsi le boulanger est-il le moyen d'avoir du pain, l'enseignant de transmettre un savoir etc. Il reconnaît par là-même que nous sommes aussi des façons d'apparaître avec un rôle donné et un rôle à jouer. En cela, il y a bien un système des croyances qui se met en place. Nous croyons à ce qui apparaît, nous croyons que le pain que nous achetons sera bon, nous croyons en la véracité des propos de notre professeur. Mais on comprend ici que la croyance ne s'oppose pas à la vérité, elle prend le sens de confiance. Nous devons nous faire confiance, parce que nous ne sommes ni omniscients, ni tout puissants. Or c'est précisément cette confiance qu'abîme le mensonge généralisé et organisé ou encore la falsification des faits. Or sans confiance, il n'y a pas de sociétés possibles.

Kant reconnaît une place légitime à la croyance, à la condition qu'elle se donne comme croyance. La foi doit et peut se donner comme adhésion subjective en une transcendance. Elle ne peut se donner comme une vérité objective, telles les vérités scientifiques qui s'appuient sur des preuves, c'est-à-dire une expérimentation dans et par le sensible, et telles les vérités de fait s'appuyant sur des preuves matérielles, des archives et des témoignages. Il n'en demeure pas moins que la foi, alors même qu'elle est subjective, est constitutive de qui nous sommes. La foi aide à vivre, précisément parce que nous sommes fragiles et finis. Pour Kant, la foi est un tenir-pour-vrai subjectif tandis que les vérités de raison et de fait sont à la fois subjectives et objectives. Autrement dit, il est légitime de chercher à faire croire quelque chose, si et seulement si on sait et on affirme qu'il s'agit seulement d'une croyance, dans laquelle nous devons rester libres de nous reconnaître ou non. La croyance en cela est utile aux humains que nous sommes. Mais si elle permet un tenir pour vrai, il s'agit d'en reconnaître l'absolue subjectivité.

Pour prolonger cette réflexion, on peut citer les propos de Patrick Champagne : « Comme le remarquait déjà il y a longtemps Claude Lévi-Strauss dans un texte célèbre consacré au sorcier et à sa magie, il n'y a aucune raison de mettre en doute l'efficacité de certaines pratiques magiques dès lors qu'il y a croyance en la magie, c'est-à-dire croyance du sorcier en l'efficacité de ses techniques, croyance du malade qu'il soigne dans le pouvoir du sorcier et enfin croyance de l'opinion collective qui forme à chaque instant une sorte de champ de gravitation au sein duquel se définissent et se situent les relations entre le sorcier et ceux qu'ils ensorcellent ». Ce qui est intéressant ici, c'est de comprendre que les croyances engagent des pratiques qui engagent notre rapport au réel. Dès lors, elles ne sont pas la négation du réel, puisqu'elles permettent de mieux vivre ensemble. On pourrait alors distinguer deux types de croyance, celle qui détruit le réel et celle, au contraire, qui renforce notre inscription par la parole et l'action en son sein.

L'art peut apparaître comme le lieu par excellence d'un tel « faire croire », éclairant ce qui est. L'artiste fabrique matériellement des histoires et des images, puisque ce qu'il crée ressemble au réel mais n'est pas le réel. Nous nous identifions aux personnages de romans, de films, de séries et nous croyons alors qu'ils existent comme nous. Pourtant nous ne nous sentons pas manipulés, parce que nous savons que l'art « fait seulement croire ». Il se déploie dans l'élément du vraisemblable, qui n'est pas le vrai mais ni non plus une simple illusion. On peut s'appuyer sur les propos suivants pour bien comprendre ce qui distingue le faire croire manipulateur du faire croire qui offre des compréhensions du réel : « Seule une croyance qui se sait croyance peut échapper aux logiques aliénantes du « faire-croire », expliquent Vincent Di Rocco et Magali Ravit. Au fond, nous sommes tous amenés à croire et à faire croire mais la condition pour que cela ne soit ni aliénant, ni manipulateur, c'est de savoir qu'il s'agit d'une fiction et non d'une vérité. Nous avons besoin de la fiction pour entrevoir d'autres façons de faire monde. Revaut d'Allonnes dans *La Faiblesse du vrai* montre ainsi que la fiction, dès lors qu'elle ne prétend pas se substituer au réel, n'est pas le contraire de la vérité. Elle écrit, en effet : « Peut-on induire des effets de vérité avec un discours de fiction ? A quoi tient le pouvoir heuristique de la fiction ? Le « mentir-vrai » est, pour reprendre l'expression d'Aragon, le propre du processus de narration : en transformant les faits réels par une composition fictionnelle « menteuse », la narration est porteuse de vérité plus proche du réel que sa production et son redoublement. Si la fiction va au-delà de l'évidence du monde qui nous est donné et même la suspend, c'est pour que nous puissions imaginer d'autres (de nouvelles) manières de l'habiter. Mais la question ne se pose pas seulement dans le champ esthétique. Elle s'étend à d'autres domaines et en particulier aux fictions qui, par des voies détournées, entendent transformer la réalité, dessiner ou redessiner le monde commun, le monde de l'action. En refigurant le réel, l'imagination le requalifie en y projetant d'autres possibles : elle étaye la force du vrai. » Ici, la fiction participe de l'action transformatrice, laquelle est alors politique.

A la violence du « faire croire » tel qu'il est mis en œuvre par les falsificateurs du réel s'oppose le pouvoir de la fiction de faire émerger d'autres possibles, enrichissant notre rapport au réel. Dans le dernier acte de *Lorenzaccio*, Philippe dit à Lorenzo : « Votre gaieté est triste comme la nuit ; vous n'êtes pas changé, Lorenzo. » On comprend ici que l'action a échoué à changer quelque chose du monde et de Lorenzo. Le spectateur est alors mis en question par la fiction théâtrale : comment véritablement changer quelque chose en soi et dans le monde ? *Les Liaisons dangereuses* relatent également l'impossibilité d'un monde fondé tout entier sur le mensonge et la manipulation dans les relations humaines. La fin tragique du roman épistolaire fait, en effet, voler en éclat la possibilité même d'une telle façon de bâtir un monde, construit sur le désir de maîtrise, sur la rivalité et sur la jouissance égoïste. Le roman montre au fond qu'un tel monde produit la mort, réelle ou symbolique, de ceux et celles qui l'habitent. Cette fin tragique apparaît comme un miroir inversé pour le lecteur : en quel sens et comment peut-on vivre des liaisons pacifiées et respectueuses rendant possible un monde humain ? La fiction des *Liaisons dangereuses* vient interroger notre rapport aux autres, aussi bien dans l'espace privé et intime que dans l'espace public et collectif. Enfin, Arendt, alors même qu'elle démontre l'impossibilité démocratique dès lors que les vérités de fait ne sont pas dites et si la vérité du réel est « détruite » par des fictions, elle utilise elle-même des histoires pour faire comprendre ses propres propos. Ainsi ce garde, au Moyen-Âge, qui croit lui-même à son propre mensonge quand il sonne les cloches pour annoncer l'ennemi alors qu'il n'en est rien, puisqu'il part lui aussi défendre la cité. La fiction rend ici sensible un propos abstrait, à savoir que le danger du mensonge, c'est qu'on ne peut plus en sortir, car même celui qui le pratique finit par en être victime. »

Céline Acker, « à propos de “faire croire” », 2023.

I- Vous résumerez le texte en 200 mots (+/- 10%).

Indiquez le nombre total de mots utilisés à la fin du résumé. Vous faciliterez le repérage en mettant un trait vertical tous les cinquante mots.

II- Dissertation

« Au fond, nous sommes tous amenés à croire et à faire croire mais la condition pour que cela ne soit ni aliénant, ni manipulateur, c'est de savoir qu'il s'agit d'une fiction et non d'une vérité. La croyance est utile aux humains mais, si elle permet un tenir pour vrai, il s'agit d'en reconnaître l'absolue subjectivité ». En quoi cette réflexion de Céline Acker éclaire-t-elle votre compréhension du corpus ?